

## LE CAILAR : UN COMPTOIR PROTOHISTORIQUE FORTIFIÉ AU DÉBOUCHÉ DE LA VALLÉE DU VISTRE

Réjane Roure

La carte archéologique de la vallée du Vistre s'est enrichie au cours de ces dix dernières années d'un certain nombre de sites de l'âge du Fer nouvellement découverts, documentés soit par des prospections, soit par l'archéologie préventive, soit par des fouilles programmées. C'est le cas du comptoir fortifié du Cailar, dont l'existence était tout juste soupçonnée avec notamment la découverte de deux chenets zoomorphes datés - typologiquement et stylistiquement - du Second âge du Fer. Aujourd'hui, une prospection et neuf campagnes de fouilles<sup>1</sup> permettent de mieux connaître cet habitat fondé au VI<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>2</sup> et occupé jusqu'à la période romaine, avant son renouveau au Moyen Âge.

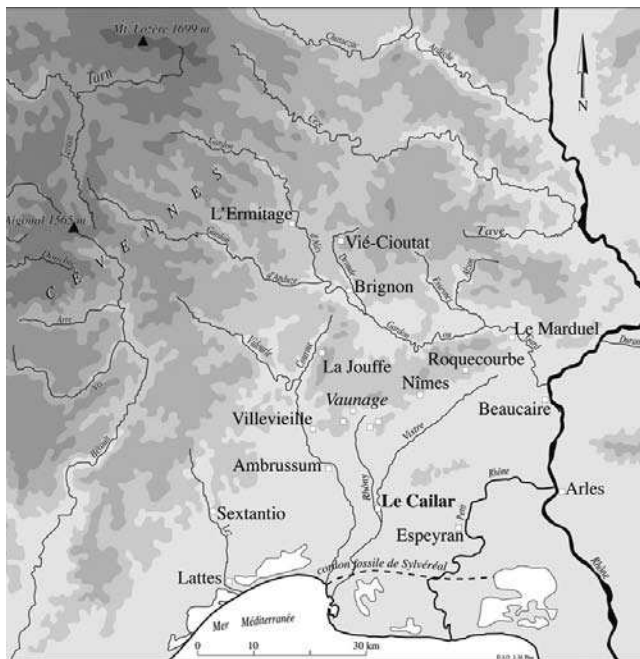
### 1. LE PAYSAGE AUTOUR DU CAILAR À L'ÂGE DU FER

#### 1.1. L'apport de la géomorphologie.

Les études géomorphologiques permettent désormais de bien restituer le paysage protohistorique des environs du Cailar. Le delta du Rhône a fait l'objet de nombreuses études depuis longtemps (Leveau 2004), même si la zone de la Petite Camargue a été étudiée plus récemment. L'environnement peut évoluer relativement rapidement et la région du Cailar précisément s'est fortement modifiée depuis l'âge du Fer. Au cours des deux derniers millénaires en effet, s'est achevé un im-

portant processus d'atterrissement des lagunes du sud du Languedoc oriental, en relation avec l'évolution morphologique et sédimentaire du delta du Rhône (Rey et al. 2005, Vella 2003), qui a conduit à une modification profonde du paysage mis en place à la fin du Néolithique avec la stabilisation du niveau marin. Les huit siècles de l'âge du Fer semblent correspondre à une période relativement stable en ce qui concerne le paysage, où se développe à l'est du Rhône un chapelet d'étangs, même si les études paléoclimatiques laissent penser qu'une série de périodes plus humides ou plus sèches se sont succédées, avec peut-être un certain nombre de répercussions socio-politiques (Brun, Ruby 2008, 55). Puis, à partir du changement d'ère, durant le haut Empire romain (Rey et al. 2005, 331), ce paysage commence à se modifier de façon assez importante pour aboutir à celui que l'on connaît aujourd'hui.

À la fin du Premier âge du Fer, l'habitat du Cailar a été implanté au débouché de la vallée du Vistre, au niveau de sa confluence avec le Rhône, et à quelques centaines de mètres seulement<sup>3</sup> du rivage de la lagune qui séparait les plaines côtières du Languedoc oriental du cordon littoral, alors situé au niveau de Sylvéréal (ill. 1). Le Cailar est donc un habitat que l'on peut qualifier de lagunaire, où la topographie naturelle a été mise à contribution pour délimiter l'habitat puisque le site a été installé sur une légère butte naturelle entourée par les eaux du Rhône et du Vistre, juste avant que ce



ill. 1. Situation de l'habitat du Cailar avec les principaux habitats régionaux contemporains de ses différentes phases d'occupation (R. Roure, U.P.V.)

dernier ne se jette dans la lagune (ill. 2), où débouchait également à cette époque, une quinzaine de kilomètres plus à l'est, la branche orientale du Rhône, peut-être la branche *hispaniense* de Pline (Pline l'Ancien, *Histoires Naturelles*, III, 33). Cet habitat bénéficie par ailleurs de l'abri de la Costière au pied de laquelle il se développe (ill. 2) et dont le bras du Rhône que nous venons d'évoquer longeait la bordure méridionale, en s'écoulant à travers la crevasse des Tourradons (Rey *et al.* 2007). A travers ce réseau de lagunes et de fleuves s'y déversant, une grande partie du Languedoc oriental était alors accessible en bateau ou en barque, tout en étant en communication directe avec la vallée du Rhône.

Le paysage de cette région durant l'âge du Fer était donc bien différent et il est intéressant de confronter les résultats de ces récentes études géomorphologiques aux témoignages littéraires des auteurs de l'Antiquité. Les descriptions proprement géographiques sont peu nombreuses mais elles méritent d'être réexaminées régulièrement, à la lumière des derniers acquis de l'archéologie. Souvent, un passage obscur ou mal interprété trouve un nouvel éclairage et peut réellement être compris grâce à telle ou telle découverte qui vient enrichir notre connaissance.

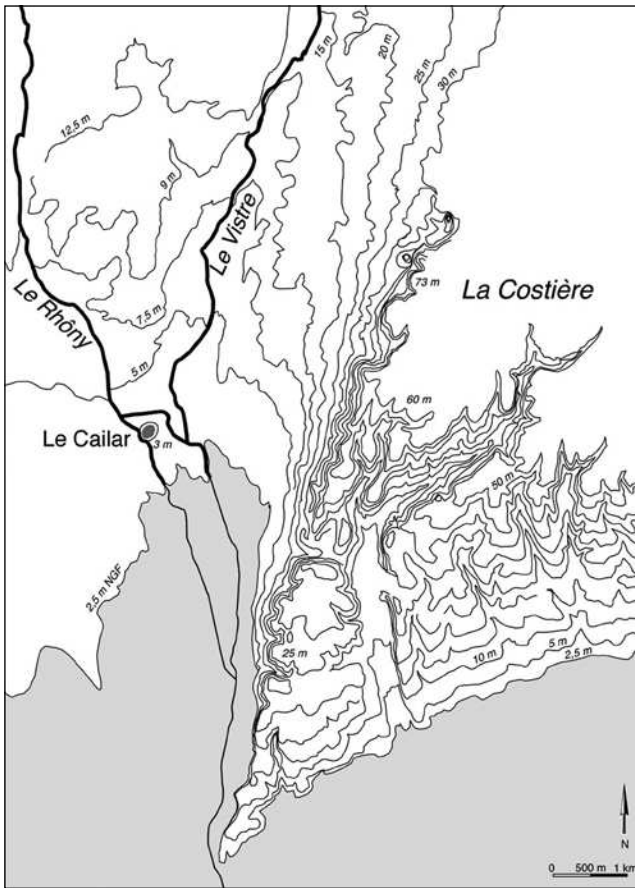
## 1.2. Une relecture des sources littéraires.

Commençons par Strabon qui évoque le littoral entre Marseille et Ampurias en faisant appel à l'image d'un arc de cercle marqué en son centre par la pointe formée par le Mont Saint-Clair et l'île de Brescou en face d'Agde :

« un peu plus loin que Massalia, à 100 stades environ de la ville et à partir d'un grand promontoire qu'avoisinent des carrières de pierre, elle commence à décrire une courbe pour former avec l'Aphrodisium, extrémité du mont Pyréné, le golfe Galatique ou Massalitique. Ce golfe est double, car du milieu de l'arc qu'il dessine se détache le mont Setius qui, avec l'île voisine de Blascon, divise le golfe en deux bassins. Le plus grand de ces deux bassins forme le golfe Galatique proprement dit, c'est celui où le Rhône décharge ses eaux, le plus petit est le golfe de Narbonne, qui s'étend jusqu'au mont Pyréné. » (Strabon, *Géographie*, IV, 6).

Or, comme toute la zone à l'ouest du Petit Rhône actuel, entre les Saintes-Marie-de-le-Mer et Aigues-Mortes (jusqu'à la Grande-Motte en fait), est de formation récente et postérieure dans tous les cas à l'époque de Strabon d'après les dernières datations du littoral lagunaire, le paysage de l'époque offrait bien l'image d'une courbe continue depuis le golfe de Fos jusqu'à Sète et Agde : le golfe d'Aigues-Mortes n'existait pas, même si un autre bras du Rhône débouchait dans ces parages, ce qui explique la présence de nombreuses épaves dans le secteur (Pages, Long *et al.* 2008), et seuls les massifs de La Costière, au sud de Nîmes, puis de la Gardiole, à l'ouest de Montpellier, marquait le littoral, avec en arrière-fond les Cévennes et le Pic Saint-Loup. On était bien en présence d'un arc de cercle de Marseille à Sète et Agde, puis à un second jusqu'à Ampurias. Strabon évoque même un peu plus loin les problèmes d'atterrissement de la région (Strabon, *Géographie*, IV, 8), en abordant la question complexe du nombre d'embouchures du Rhône, à propos desquelles ses prédécesseurs diffèrent, ce qui n'est peut-être que le reflet de l'évolution du delta au cours des derniers siècles avant le changement d'ère (Leveau 2004, Rey *et al.* 2005).

Si nous réexaminons maintenant le récit des Argonautes, transmis par Apollonios de Rhodes,



iii. 2. Topographie du site du Cailar, avec, en gris la proposition d'erestitution de la lagune protohistorique (R. Roure, U.P.V.)

nous y trouvons également une résonance proche de nos connaissances actuelles sur le paysage du Languedoc oriental. Certes nous sommes là en présence d'un récit mythologique, racontant l'épopée de Jason et de ses compagnons embarqués sur le navire Argos, et leur long retour après l'épisode de la Toison d'Or, mais plusieurs études ont montré que l'on pouvait envisager certaines descriptions qui figurent dans ce type de récit comme le reflet de la progressive découverte de l'Europe, de façon contemporaine à l'élaboration de ces récits (Chevallier 1998). Stéphane Verger a montré que l'on se trouvait confronté davantage à une construction mythico-mythologique plus qu'à une confusion géographique réelle, où la part de reconstruction mythique de l'Extrême-nord occidental était grande, depuis Hérodote et son assimilation des trois grands fleuves européens - le Danube, le Pô, le Rhône - en un seul grand fleuve traversant l'Extrême-nord de part en part, depuis la Mer Noire jusqu'à la Méditerranée (Ver-

ger 2006). Examinons simplement ici le passage concernant la traversée de l'Europe lors du retour des Argonautes et leur descente du Rhône :

« De là, ils pénétrèrent dans le cours profond du Rhône qui se jette dans l'Eridan ; en se mêlant, leurs eaux, au confluent, bouillonnent en mugissant. Ce fleuve vient des confins de la terre, où sont les portes et les demeures de la Nuit. C'est de là qu'il s'élance ; puis, d'un côté, il se déverse en grondant sur les côtes de l'Océan ; d'un autre, il se jette dans la mer Ionienne, d'un autre, il se jette dans la mer de Sardaigne et dans son golfe immense où il envoie ses eaux par sept bouches. Du fleuve, ils s'avancèrent dans les lacs tempétueux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes. Là ils auraient trouvé un destin misérable : en effet un des bras conduisait dans un golfe de l'Océan où ils allaient se jeter à leur insu ; ils n'en seraient pas revenus sains et saufs. Mais Héra, bondissant du ciel, poussa un cri du haut du roc Hercynien : à ce cri, ils frissonnèrent d'effroi, tous à la fois, car l'immensité de l'éther retentissait de manière terrible. Ils étaient ramenés en arrière par la déesse et ils comprirent alors la route qu'ils devaient prendre pour leur retour. Longtemps après, ils arrivèrent aux rivages baignés par leur mer, traversant, selon la volonté d'Héra, les peuples innombrables des Celtes et des Ligures sans être attaqués, car la déesse répandait autour d'eux une brume merveilleuse pendant tous les jours que dura leur traversée. Quand leur navire eut passé la bouche du milieu, ils débarquèrent aux îles Stoichades, sains et saufs grâce aux fils de Zeus. » (Apollonios de Rhodes, *Argonautiques*, IV, 623-658).

Les premiers commentaires de ce passage interprétaient « les lacs tempétueux qui s'étendent à l'infini sur le territoire des Celtes » comme les lacs de la Suisse actuelle (cf. carte dans Delage, Vian 1981), en fonction de l'historiographie de l'époque. Or si l'on reprend attentivement le texte d'Apollonios, on remarque que ces *limnai* ne sont atteints qu'après avoir descendu le Rhône et la suite du texte se comprend beaucoup mieux si l'on est vers l'embouchure du fleuve : c'est là, au niveau de la tête du delta, que Jason et ses compagnons empruntent la mauvaise branche, en empruntant celle qui est le plus à l'ouest (la branche

*hispaniense* citée ci-dessus), et en se retrouvant dans les étangs qui scindaient alors le littoral, et dans lesquels se jetaient bien, comme le montre les études géomorphologiques, l'une des branches du Rhône. Or ces étangs formaient jusqu'à la région de Narbonne, et même jusqu'aux Pyrénées, un cordon quasi continu, ou qui en tout cas pouvait être perçu comme tel par les Grecs ; on peut tout à fait y reconnaître aujourd'hui ces fameux *limnai* des Celtes<sup>4</sup>. Continuant à voguer, portés par le courant du Rhône qui traversait littéralement la lagune de part en part à travers la crevasse des Tourradons (Rey 2007), les Argonautes - tout navire en fait - se trouvaient bien de fait entraînés vers l'ouest, c'est-à-dire vers l'Océan et les « *portes de la nuit* » ; dans la conception mythographique générale de l'Europe, on peut imaginer que la branche du fleuve européen se jetant dans l'Océan est la Garonne (à laquelle donnait accès le couloir de l'Aude depuis la région de Narbonne ... or si le Danube, le Pô et le Rhône pouvaient former dans l'imaginaire grec un seul fleuve, ici pouvait de fait se poursuivre jusqu'à l'Océan en y ajoutant la Garonne). Grâce à l'aide d'Héra - qui peut les avertir depuis le cœur de l'Europe, la voix de la déesse porte assez loin... - ils font demi-tour (*palintroponto*), jusqu'à la racine du delta - au niveau d'Arles-Thelinè - où ils prennent alors la bonne branche du delta, celle du milieu (ou une plus à l'est en tout cas), qui leur permet de déboucher dans le Golfe du Lion, non loin des îles Stoichades (les îles d'Hyères), après avoir traversé le pays des Celtes et des Ligures mêlés : à l'ouest le pays des Celtes et leurs lagunes que des vents violents peuvent agiter ; à l'est les contrées peuplées de Celtes et de Ligures : ce sont les données que restituent aujourd'hui les travaux sur les populations de l'âge du Fer (Py 2003, Bats 2003). On ne doit pas s'étonner ici de l'absence de référence à Marseille dans ce passage : Apollonios se place volontairement à l'époque mythique de la légende de Jason et des Argonautes, à un moment où Marseille ne pouvait donc pas exister puisqu'elle n'avait pas encore été fondée ; il se réfère à des éléments du paysage, pour donner des repères géographiques à ses lecteurs, et ces licences poétiques ne sont pas incompatibles avec l'utilisation de connaissances géographiques réelles, liées aux échanges qui se

multipliaient à l'époque où écrit Apollonios et qui avaient permis d'explorer ces différentes voies navigables.

Revenons au comptoir du Cailar. Sa proximité immédiate avec la lagune durant l'âge du Fer est mise en évidence par les études géomorphologiques, l'étude des cartes anciennes (Py, Roure 2002), mais aussi indirectement à travers son faciès mobilier. En effet, les taux de céramiques importées retrouvées dans cet habitat le range indubitablement parmi les sites littoraux, avec des quantités d'amphores et de vaisselle importée aussi élevés que celles des comptoirs de Lattes ou d'Espeyran (Saint-Gilles-du-Gard), et nettement différentes de celles des sites d'arrière-pays comme ceux de la Vaunage ou Le Marduel (Py, Roure 2002, Roure 2010). Les amphores y sont principalement massaliètes (à plus de 99% pour certaines périodes) mais aussi étrusques et grecques. Si une circulation par voie terrestre ne doit pas être totalement exclue, la plupart des marchandises de ce type était transporté par voie maritime, comme en témoignent aussi les nombreuses épaves qui émaillent le littoral. Ces quantités d'importation sont un indice supplémentaire, quoique non suffisant, de la fonction portuaire du site du Cailar durant l'âge du Fer.

## 2. UN COMPTOIR DE COMMERCE FORTIFIÉ

L'abondance et la variété des céramiques présentes au Cailar placent en effet ce site au rang des interfaces d'échanges privilégiées entre les commerçants méditerranéens et les populations de l'arrière-pays du Languedoc oriental. Avant de décrire plus précisément les mobiliers archéologiques, nous allons présenter ce que l'on connaît de la topographie et des structures de cet habitat. Les données sont encore minces à l'heure actuelle, mais certaines sont fondamentales, comme la présence d'un rempart.

### 2.1. Le rempart

Un tronçon d'environ 25 m de long a pu être dégagé dans la zone de la Place de la Saint-Jean, fortement épierré car il a servi de carrière dès la pé-

riode romaine et jusqu'au Moyen Âge. Il présente une architecture de pierres liées à la terre avec des parements intérieurs et extérieurs réguliers utilisant des blocs de calcaire froid simplement équarris, de dimensions plus importantes (15 à 45 cm) que les pierres utilisées pour le remplissage entre les deux parements. Ce remplissage est néanmoins constitué de blocs montés en assises, où calcaire froid et calcaire coquillé sont mêlés à de rares blocs de conglomérats. Une première phase de construction (pas encore totalement fouillée) présentait une architecture différente puisqu'on a découvert une élévation en briques d'argile crue (adobes), conservée sur plus de 80 cm de hauteur. Ces briques sont bien appareillées - quatre assises ont pu être observées - au-dessus d'un solin de pierre fait de dalles de calcaire froid, disposées à plat (Leroux, Piques, Roure à paraître).

Cette portion de courtine n'est pas strictement rectiligne mais se développe de façon légèrement circulaire, en suivant probablement une courbe de niveau et la topographie naturelle de la butte sur laquelle l'agglomération s'est installée. Si l'on poursuit de façon théorique le tracé du rempart, en lui attribuant une forme globalement circulaire, on obtient une surface ceinte d'environ 1,5 ha, ce qui range Le Cailar dans la liste des petits habitats protohistoriques du Midi, du type de Pech Maho (Aude) ou des Mayans (Bouches-du-Rhône).

Durant ses deux premiers états de construction, la largeur de la courtine est de 2,60 m ; puis vers le I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., une partie de la courtine est renforcée par un doublement du parement extérieur qui porte la largeur du rempart à cet endroit à 4,80 m. Ce renforcement est bâti sur une partie effondrée du parement extérieur et semble lié à la nécessité de renforcer la structure du rempart dont la stabilité était menacée déjà à cette époque par la pression des sédiments accumulés à l'intérieur, alors que l'extérieur, en bordure immédiate du Rhône, n'était quasiment pas occupé. Cette différence de niveau de part et d'autre du rempart est nettement perceptible à travers la fouille archéologique puisqu'à la même altitude N.G.F. on est à l'extérieur du rempart sur des niveaux du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. (un espace de circulation aménagé avec des fragments de tuiles et d'amphores gauloises) et à l'intérieur de l'habitat sur des couches d'occupa-

tion datées du début du V<sup>e</sup> s. av. J.-C..

## 2.2. Les niveaux anciens.

Une occupation datée de la fin du Premier âge du Fer est attestée désormais sur le site du Cailar, avec un niveau remontant au dernier quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. Ces niveaux anciens ont pour l'instant été observés seulement dans le cadre d'un sondage stratigraphique limité (2 m sur 1,5 m), débuté afin de déterminer la date de fondation de l'habitat. Ce sondage n'est pas encore terminé : les premières couches d'occupation n'ont pas été atteintes, mais on a pu fouiller un sol d'habitat daté du premier quart du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. présentant une architecture en terre, dotée d'enduits. Ce sol est installé sur une couche de destruction renfermant du mobilier céramique du dernier quart du VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. : les amphores étrusques y sont majoritaires (22 fragments, représentant la moitié des amphores (42 fragments sur un échantillon de 175 au total), mêlées à des amphores massaliètes (7 fragments) et à des amphores grecques (2 fragments), magno-grecques (8 tessons d'amphore corinthienne B) et puniques (2 fragments) ; la vaisselle est constituée en grande partie de céramique grise monochrome (20 fragments : coupe, coupe carénée et plat à marli), suivie quantitativement par la céramique claire massaliète (12 fragments) ; on note la présence d'un tesson de *bucchero nero* ; le type de céramique le plus présent est la céramique non tournée du Languedoc oriental avec 97 fragments.

Les V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. sont un peu mieux documentés puisque des niveaux d'occupation datés de cette période ont été étudiés à la fois dans le sondage de 2000 (Py, Roure 2002) et dans la fouille de la Place de la Saint-Jean (Roure 2010). Au moins deux phases de constructions et de destructions sont attestées ; les maisons présentent des structures en dur, des foyers et des banquettes d'argile. Les taux d'importations - amphores et vaisselle - sont encore très élevés, du niveau de ses voisins, les comptoirs de Lattes et d'Espéyran (Py, Roure 2002, 210), avec toujours une très forte coloration massaliète. Immédiatement contre le rempart, adossé à son parement intérieur, se trouve un important remblai contenant des fragments d'amphores de Marseille en très grande quantité :

la densité des tessons est remarquable et elle est plus forte au plus près du rempart alors qu'elle diminue quand on s'en éloigne, témoignant d'une accumulation (peut-être rapide) de ces « déchets de transports » et indirectement donc du vin consommé par les habitants du Cailar.

### **2.3. L'espace public à vocation rituelle du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C..**

Les campagnes de fouille de ces dernières années se sont concentrées sur le dégagement et l'étude d'un ensemble tout à fait particulier : un dépôt d'armes et de têtes coupées, ou plutôt des dépôts successifs qui se sont échelonnés durant tout le III<sup>e</sup> s. av. J.-C., peut-être dès la fin du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>5</sup>, mêlant mobiliers métalliques et crânes humains, mais aussi monnaies, faune et céramique (Roure *et al.* 2006). Ces différents types de matériel ont été retrouvés très fragmentés : plus de 8000 vestiges ont été cotés, répandus - en couches superposées - dans un vaste espace directement accolé au rempart. La fortification apparaît d'ailleurs comme le seul élément structurant de cette place publique qui ne comportait aucun bâtiment ; seuls quelques rares trous de poteau ont été repérés sans que jamais ils ne forment de bâtiment ou de structure, autre que de simples moyens de suspension en eux-mêmes, auxquels certains éléments auraient pu être accrochés en vue de leur exposition. Une équipe pluridisciplinaire a été réunie pour fouiller et analyser cet ensemble : Henri Duday, Sandrine Lenorzer et Elsa Ciesielski pour les restes humains, Benjamin Girard pour le métal, Michel Py pour les monnaies, Armelle Gardeisen et Aurélien Creuzieux pour la faune<sup>6</sup>. L'analyse des vestiges - encore en cours à l'heure actuelle - a permis de déceler une quarantaine de crânes humains, éclatés en de très nombreux fragments dont un grand nombre présente des traces de découpe liées à la décollation de la tête - pratique bien documentée chez les Gaulois tant par l'archéologie que par les sources littéraires et l'iconographie (Arcelin 2008). Le mobilier métallique, au sein duquel on trouve quelques objets complets mais là encore un grand nombre de pièces fragmentaires, compte une centaine d'objets, appartenant en très grande majorité à la panoplie du guerrier gaulois du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. : épées, lances, boucliers, fourreaux, chaînes de

suspension - tous ces éléments présentent des traces évidentes de manipulations destructives (Girard, Roure 2009) ; le reste du mobilier métallique est constitué de fibules, d'anneaux et de quelques outils. Les monnaies sont au nombre de 48 et sont toutes des oboles massaliètes en argent : si ce type de monnayage est connu dans la région sur des sites contemporains, une telle quantité est remarquable et relève très certainement du domaine des pratiques rituelles, comme les objets métalliques et les crânes humains. Cette dimension symbolique est moins évidente pour la faune et pour la céramique qui présentent des faciès proches de ceux des habitats, sans particularité notable : il est envisagé que ces deux types de matériels aient été apportés dans la zone du dépôt d'armes et de têtes coupées lors de phases de remblaiement, moments qui étaient peut-être accompagnés alors d'offrandes monétaires. L'espace voué à ces pratiques rituelles d'exposition des crânes et des panoplies guerrières occupait à l'origine une surface de plus de 150 m<sup>2</sup>,<sup>7</sup> mais il a été gravement tronqué par de grandes fosses médiévales qui l'amputent de près de la moitié de sa surface initiale et impliquent des déficits importants pour les décomptes de mobiliers. L'étude complète de cet ensemble viendra toutefois indubitablement enrichir notre connaissance des pratiques rituelles du Languedoc oriental, tout en s'insérant plus largement dans celles de l'Europe protohistorique.

### **3. CONCLUSION**

Le devenir du site à la fin du Second âge du Fer et durant la période romaine est encore mal connu, voire problématique, même si l'on sait que l'habitat n'est pas totalement abandonné. Une présence discrète transparaît à travers le mobilier céramique résiduel des fosses du Moyen Âge qui ont été fouillées dans la zone de la Place de la Saint-Jean : quelques amphores italiques, de la céramique campanienne du II<sup>e</sup> et du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. pour la fin de l'âge du Fer ; des amphores gauloises et de la vaisselle sigillée sud-gauloise pour la période romaine. Cependant, dans l'espace fouillé à l'heure actuelle, aucune structure datant de ces périodes n'a été retrouvée et les témoignages céramiques

que nous venons d'évoquer sont quantitativement assez faibles : ces éléments pourraient indiquer une rétractation de l'habitat, la zone du dépôt étant quant à elle totalement délaissée jusqu'au X<sup>e</sup> siècle, peut-être dans le cadre d'une « fermeture » ou d'une condamnation rituelle de cet espace. De façon plus globale, il est tentant de mettre en rapport le devenir de cet habitat avec la perte de sa fonction portuaire initiale : d'un côté la création de la voie Domitienne a déplacé l'axe économique de la région vers le nord, d'un autre côté l'évolution hydrodynamique du delta du Rhône entraîne à cette époque même une modification du littoral languedocien avec le début de l'atterrissement de la lagune qui permettait d'accéder au Cailar durant l'âge du Fer et qui a donc été la source de sa richesse et de son importance (Rey et al. 2005). Un espace funéraire daté du haut Empire attesté au nord du village actuel (sous les lotissements les plus récents) et quelques inscriptions latines (Christol 2003) témoignent toutefois de la pérennité de l'occupation, sous la forme d'une modeste agglomération secondaire. C'est au Moyen Âge que l'occupation retrouve une certaine intensité : la zone de la Place de la Saint-Jean a livré plusieurs structures excavées contenant un abondant mobilier céramique datant des X<sup>e</sup>-XII<sup>e</sup> siècles : il s'agit de grandes fosses probablement liées à la récupération de matériaux (extraction de terre) ; contemporaines de la fondation de l'église Saint-Etienne et du premier château (Pasquier 1993). Une deuxième phase documentée archéologiquement est le XIV<sup>e</sup> siècle, avec plusieurs fosses et fonds de silo livrant en quantité assez importante de la céramique vernissée de l'Uzège.

En guise de conclusion, nous nous proposons de revenir brièvement sur l'identification du site du Cailar avec le *Virinn(ae)* qui figure sur l'inscrip-

tion géographique de Nîmes (*C.I.L.*, XII, 3362, ligne 9), proposée dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Claude Raynaud a présenté les principaux éléments de ce dossier (Raynaud 2002), en proposant alors de localiser l'agglomération en question non pas à l'emplacement même du toponyme « *Les Virunes* », au nord-est du village actuel, comme ses prédécesseurs, mais sur le lieu dit *Castellas*, au sud-ouest du village, révélé par les prospections pédestres et exploré depuis 2002 dans le cadre de la fouille programmée de la Place de la Saint-Jean. Les données récoltées sur ce site, au cours des huit campagnes de ces dernières années, s'ajoutent de fait aux arguments développés par Claude Raynaud quant à l'identification de l'habitat de l'inscription géographique de Nîmes avec ce comptoir de commerce fortifié, récemment révélé mais dont le rôle stratégique au cœur du territoire nîmois doit réellement être reconsidéré : les liens de cet habitat avec les sites de la Vaugage d'un côté et la cité de Nîmes d'autre part (ill. 1) doivent aujourd'hui être examinés plus attentivement, ainsi que l'évolution de son rôle et de ses liens avec les autres comptoirs littoraux du Languedoc, notamment ses plus proches voisins de l'est et de l'ouest : respectivement Espeyran et Lattes. De fait, le comptoir du Cailar s'insère au sein d'un territoire marqué par une série de pôles économiques et probablement politiques, qui dessinent un réseau complexe dont l'articulation essentielle, mais non exclusive, semble être, tout au long de l'âge du Fer, une ligne de comptoirs littoraux d'une part et une zone d'habitats situés dans l'arrière-pays d'autre part. Les relations de ces comptoirs les uns avec les autres et de ces sites de l'intérieur, entre eux et avec ces interfaces de commerce, sont l'une des clés de la protohistoire du Languedoc oriental.

## Notes

<sup>1</sup> Prospection de Claude Raynaud (Raynaud 2002), sondage dans le cimetière en 2000 sous la direction de Michel Py (Py, Roure 2002) et fouille programmée sur la zone de la Place de la Saint-Jean sous la direction de Réjane Roure (2002-2011).

<sup>2</sup> Dans l'état actuel des données, une occupation dans le dernier quart du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. a été documentée dans un sondage stratigraphique limité, mais les niveaux les plus anciens n'ont pas encore été atteints.

<sup>3</sup> Un programme en cours doit déterminer où exactement se trouvait la limite de la lagune durant les phases d'occupation du site du Cailar ; l'hypothèse retenue aujourd'hui étant qu'elle se situait (plus ou moins) au niveau de la courbe de niveau 2,5 m N.G.F. (cf. ill. 2).

<sup>4</sup> Le premier sens de *limnai* donné par le Bailly est « étang, marais »

<sup>5</sup> La mise en place de ce dépôt doit faire l'objet de la campagne de fouille 2011.

<sup>6</sup> Henri Duday : PACEA, Bordeaux ; Sandrine Lenorzer, Benjamin Girard : docteurs en archéologie ; Michel Py, Armelle Gardeisen, Aurélien Creuzioux, Elsa Ciesielski : UMR5140 « Archéologie des Sociétés Méditerranéennes » ; la céramique est étudiée par l'auteur de cet article.

<sup>7</sup> Cet espace se poursuit en fait au-delà des limites de la zone de fouille de la Place de la Saint-Jean, en particulier sous le cimetière construit au XIX<sup>e</sup> siècle dans lequel les niveaux de cette époque sont irrémédiablement détruits.

## Bibliographie

**ARCELIN P.** -2008- La tête humaine dans les pratiques culturelles des Gaulois méditerranéens. In : BROCHIER (J. E.), GUILCHER (A.), PAGNI (M.) éd., *Archéologie de Provence et d'ailleurs*, Mélanges offerts à Gaëtan Congès et Gérard Sauzade, *Bull. Archéol. de Provence*, suppl. 5, p. 257-284

**BATS M.** -2003- Les Ligyens et les Salyens d'Hécatee à Strabon. In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne*, Hommage à G. Barrauol. Suppl. 35, *Revue archéo. de Narbonnaise*, p. 147-166

**BRUN P. ET RUBY P.** -2008- *L'âge du Fer en France. Premières villes, premiers états celtiques*. Ed. La Découverte, Paris, 177 p.

**CHEVALLIER R.** -1998- *L'Europe dans les textes géographiques grecs et latins*. In : *D'Europe à l'Europe. I. Le mythe d'Europe dans l'Art et la Culture de l'Antiquité au XVIII<sup>e</sup> siècle*. Tours, p. 39-55

**CHRISTOL M.** -2003- Epigraphie, population et société à Nîmes à l'époque impériale. À propos de deux inscriptions du Cailar (canton de Vauvert, Gard). In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne*, Hommage à Guy Barrauol. *Revue archéo. de Narbonnaise*, Suppl. 35, p. 463-474

**DELAGE E. (trad.) et VIAN F. (éd.)** -1981- *Apollonios de Rhodes, Les Argonautiques, III, Chant IV*. Ed. Les Belles Lettres, Paris, 272 p

**GARMY P. et PEY J.**-1981- Deux chenets zoomorphes découverts au Cailar, Gard. *Doc. archéo. Méridio.*, 4, p. 185-188

**GIRARD B. ET ROURE R.** -2009- Le mobilier métallique du dépôt du Cailar (Gard) : quantification, composition et traces de manipulations destructives. In : HONEGGER (M.) et al. (dir), *Le site de La Tène : bilan des connaissances - état de la question*. Actes de la table ronde intern. de Neuchâtel, 1-3 novembre 2007. *Archéologie neuchâteloise*, 43, p. 197-205

**LEROUX B., PIQUES G. et ROURE R.** -à paraître- Note préliminaire sur le rempart du site de Le Cailar (Gard). *Doc. archéo. Méridio.*, 32

**LEVEAU PH.** -2004- Revisiter l'espace et le temps dans le delta du Rhône : archéologie et histoire des zones humides et des milieux deltaïques. In : *Delta du Rhône : Camargue antique, médiévale et moderne*, *Bull. archéo. de Provence*, suppl. 2, p. 13-43

**PAGES G., LONG L., FLUZIN PH., DILLMANN PH.** -2008- Réseaux de production et standards de commercialisation du fer antique en Méditerranée : les demi-produits des épaves romaines des Saintes-Maries-de-la-Mer (Bouches-du-Rhône). *Revue archéo. de Narbonnaise*, 41, p. 261-283



- PASQUIER L.** -1993- *Le Cailar, le Vistre et le Rhône à travers l'histoire*. Ed. Lacour, Nîmes, 413 p. (réimpression)
- PY M.** -2003- Les Celtes du Midi. In : *Peuples et territoires en Gaule méditerranéenne*, Hommage à G. Barraol. Montpellier, Suppl. 35, *Revue archéo. de Narbonnaise*, p. 303-322
- PY M. et ROURE R.** -2002- Le Cailar (Gard). Un nouveau comptoir lagunaire protohistorique au confluent du Rhône et du Vistre , avec la coll. de ALONSO MARTINEZ N., BESSAC J.-C., GARDEISEN A., PIQUÉS G. *Doc. archéo. Méridio.*, 25, p. 171-214
- RAYNAUD C.** -2002- Le Cailar (Gard) : le Castellans, les Virunes et la question de *Virinnae*. In : FICHES (J.-L.) dir. - *Les agglomérations gallo-romaines en Languedoc-Roussillon. Monog. d'archéo. Méditerranéenne*, 14, Latte, p. 578-581
- REY T., LEFEVRE D. ET VELLA C.** -2005- Données nouvelles sur les lobes deltaïques du paléogolfe d'Aigues-Mortes à l'Holocène (Petite Camargue, France). Colloque Q4 AFEQ/CNF-INQUA : « *Continuité et discontinuité dans les enregistrements quaternaires* ». *Quaternaire*, 16, 4, Strasbourg, p. 329-338
- REY T., LEFEVRE D., ANDRE J. ET MÜLLER S.** -2007- Dynamiques fluvio-palustres en Petite Camargue à l'Holocène ; premiers résultats sur le chenal de crevasse des Tourradons. *Nature et Sociétés*, p. 127-132.
- REY T.** -2007- L'évolution de la plaine deltaïque de la Petite Camargue du Néolithique ancien à l'Antiquité Romaine. In : *D'Espeyran à Saint-Gilles, de l'Antiquité au Moyen Âge. Archéologies gardoises*, 4, Nîmes, p. 15-23
- ROURE R.**, avec la collaboration de DUDAY H., GARDEISEN A., GIRARD B., LENORZER S., MARCHAND G., **PIQUES G., SCHWALLER M.** -2006- Armes et têtes coupées au Cailar (Gard) : premiers éléments de réflexion sur un dépôt rituel en Gaule méditerranéenne. In : *L'Âge du Fer dans l'arc jurassien et ses marges (est de la France, Suisse, sud de l'Allemagne). Dépôts, lieux sacrés et territorialité à l'âge du Fer*. Actes du XXIX<sup>e</sup> coll. intern. de l'AFEAF, Bienne, 5-8 mai 2005. Presses Univ. de Franche-Comté, Besançon, p. 653-658, *Annales litt., Série « Environnement, sociétés et archéologie »*
- ROURE R.** -2010- Grecs et non-Grecs en Languedoc oriental : Espeyran, Le Cailar et la question de Rhodanousia. In : *Grecs et non Grecs de la Catalogne à la mer Noire*, TREZINY H. (dir.), Aix-en-Provence, p. 681-688, *Bibliothèque d'Archéo. méditerranéenne et Africaine du Centre Camille Jullian*, 3
- SRABON, trad. F. LASSERRE** -1966 - *Géographie*. II, Livres III et IV. Ed. Les Belles Lettres, Paris, 243 p.
- VELLA C.** -2003- Évolution paléogéographique du littoral de Fos et du delta du Rhône : implications archéologiques. In : *Vivre, Produire et échanger : reflets méditerranéens*, Mélanges offerts à Bernard Liou. Textes rassemblés par Lucien Rivet et Martine Sciallano. Ed. Monique Mergoil, Montagnac, 578 p.
- VERGER S.** -2006- Des Hyperboréens aux Celtes. L'extrême-nord occidental des Grecs à l'épreuve des contacts avec les cultures de l'Europe tempérée. In : *Celtes et Gaulois. L'Archéologie face à l'histoire. La Préhistoire des Celtes*. Centre Archéologique Européen, Bibracte, 12/2, p. 45-61